

p.l.

L'ODEUR DES NÉONS

roman

Dépêchez-vous de le lire ! Le livre va bientôt paraître chez Le chasseur abstrait et alors il ne sera plus disponible en version numérique.

www.lechasseurabstrait.com

2009

Un meurtrier dans une chambre. Il apprend à attendre.

Chaque soir, quand il rentre, sa chambre a changé de dimensions. Un jour, elle rétrécit. Le lendemain, elle s'allonge. Un autre jour elle est toute ronde. Le lit est au milieu, le bureau a fondu. Il s'allonge et écoute les bruits de la ville. Leur coordination lui semble sûre. Parfois le chemin qui conduit de l'accueil à la chambre. Des couleurs inextricables se succèdent, séparés par de lourdes portes coupe-feu. Mais la chambre est toujours reconnaissable : sur le mur extérieur, est suspendue une reproduction de Sol LeWitt. Une géométrie aux formes impossibles. Ce dont le meurtrier ne se rend pas nécessairement compte, c'est que la figure change, elle aussi, de jour en jour.

Dans cet hôtel on sert un café jaune pisseux. Le goût en est immonde et pour l'améliorer, le meurtrier le chauffe sur une gazinière portable. Il verse le contenu du gobelet dans un récipient métallique (une boîte de conserve) qui lui sert de casserole. Le liquide jaune se densifie, prend une teinte noirâtre et un aspect crémeux. Il replace la matière indéterminée dans le gobelet qui se déforme, sous l'effet de la chambre. À côté de sa chambre, le salon hostile. Une table ronde et quelques chaises et, dans un coin, un téléviseur suspendu au plafond. Trois rangées de chaises sont installées devant. Même désert, le salon est hostile. Les murs lui pissent du sang à la face. Le téléviseur est détraqué et il ne parvient à stabiliser l'image, qui se défile sans cesse.

L'infinité des chaînes qui sont accessibles sur ce poste ne le réjouit pas, bien au contraire : il change de chaîne. Les visages se succèdent, accusateurs, ramènent le meurtrier aux vagues de souvenirs nuisibles, à la nuit, il rage contre ces chaînes liguées, il écrase son pouce contre le bouton qui interrompt tous les programmes à la cent-cinquième chaîne.

Un petit groupe s'est installé. Les uns ont pris place autour de la table ronde. Quelques autres sont assis devant le téléviseur. Ils semblent s'animer au moment même où le meurtrier prend conscience de leur présence. On s'exclame en le voyant :

« C'est un autre ! Il n'a plus ce visage. »
« Plus maintenant. »

Le meurtrier regarde interloqué ses spectateurs qui n'en reviennent pas de ce visage altéré, de cette silhouette changée. Une jeune femme excessivement joyeuse et provocante (elle a sans doute bu) lui demande :

« Alors, meurtrier ? Alors, mon homme, qu'as-tu fait aujourd'hui ? »
« Rien, ma douce. J'ai tué la lumière. »

En l'absence de contrat, dans une ville dont la population apparaît singulièrement fantomatique (le meurtrier ne sait pas encore qu'il est en Iglotoir), la seule occupation qu'ait trouvée le meurtrier pour se distraire est de tirer des coups de feu sur les rais de lumière qu'il perçoit. Les murs de sa chambre sont criblés d'impacts de balle, que la femme de chambre nettoiera au matin. Jamais le meurtrier n'atteint la reproduction variable de la toile de Sol LeWitt.

- C'est vrai, meurtrier, tu as fait ça ? Tu me montreras, dis ?

Le meurtrier se tait. Un homme (le gardien de l'hôtel, lui-même éméché) maugrée : « Les néons du supermarché, allumés de jour comme de nuit, grésillants... » Leur grésillement est incessant, en effet. Et incroyablement sonore. La vibration

envahit tout l'hôtel et se concentre particulièrement sur la chambre du meurtrier, qui n'en a cure.

« Tu me montreras ?

La jeune femme croise ses longues jambes régulières, dont le dessin est accentué par les résilles. Le meurtrier ne montrera rien. Il rentre dans sa chambre sous les ricanements bizarres de cette société évanescence (tous se disperseront après que le meurtrier aura fermé la porte). Il apprend à attendre. Il attend qu'on le contacte pour un gros contrat. L'affaire ne vient pas. Il n'y a pas de téléphone dans cette chambre dont il n'a laissé l'adresse à personne. Mais il ne doute pas qu'on saura le trouver. On lui dira sa cible. Il s'exécutera. Et touchera un bon pactole. Pour l'heure, le meurtrier tue ses journées en traquant la lumière. Et la fille qui fait mine d'avoir des attentions pour lui. Il passe un deuxième tour de clef et s'assure que la porte est fermée comme il sied.

Chaque nuit, les rayons de lumière se font plus rapides et sinueux. Les trous au mur font un dessin indigne d'interprétation.

Le meurtrier dessine des figures dans le sable. Il laisse son doigt glisser sur le sol durci de lumière. Embarrassé, il détourne le regard de cette surface absolue, d'industrie permanente. Il longe les fondations à nu de l'hôtel à la recherche d'une zone d'ombre qui semble ne plus exister du tout. Le meurtrier contourne tout l'hôtel et parvient ainsi à tourner le dos au désert assassin. Iglotoir devant lui, le meurtrier en découvre le nom sur un panneau planté à quelques mètres de l'hôtel, dans une direction indéterminée. Si bien que, de quelque côté qu'on se trouve, on puisse penser qu'on est en Iglotoir.

Iglotoir est une ville peu banale. Une ville ou un village, un bourg, comme on voudra. L'entité administrative que représente Iglotoir est surtout vague. Même sa situation géographique relève de la confusion. Quand on demande : « Mais où est donc Iglotoir ? », il n'est pas rare de se voir répondre d'un seul mot : « ici » quand on y est, « là » quand on est dans une ville voisine, « là-bas » si celui qui répond veut voir l'endroit très loin de lui. Au final, la réponse révèle plus la disposition psychologique de celui qui répond que la distance réelle qui vous sépare d'Iglotoir. Et si la réponse varie à la fois tant (là où elle devrait converger, quel que soit votre interlocuteur, vers un point de l'espace bien déterminé) et si peu (seuls trois adverbes sont fournis par la langue pour indiquer Iglotoir), c'est sans doute que le lieu lui-même est soumis à des variations dont on ne pourrait dire si elles sont plutôt spatiales ou temporelles.

Il y a bien, en Iglotoir, quelque chose qu'on peut appeler une gare. L'édifice est tremblant et peu de voyageurs s'y pressent. Il est vrai que l'endroit n'est fréquenté que par les voyageurs qui sont absolument obligés de transiter par cette gare dont le nom est associé à d'innombrables drames. On ne passe pas en Iglotoir pour le plaisir. Éventuellement, pour se détruire. Mais rares sont ceux qui projettent d'en finir par le biais d'un voyage sans destination (Iglotoir, c'est entendu, n'est pas une destination). Celui qui vient ici pour se dissoudre (comment dire autrement) n'agit ni par volonté, ni même en conscience. Les voyageurs qui passent par la gare d'Iglotoir ne sont que des silhouettes. Ils n'attendent pas un train en particulier, il n'y a pas d'horaires à cette gare. Ils restent sur le quai et s'engouffrent dans le train qui vient, sans jeter de regard sur ces tableaux qui n'indiquent rien, sinon la rouille qui en a arrêté le mécanisme. Ils partent pour nulle part. S'il leur était possible de rassembler leurs pensées, la seule fin qu'ils pourraient imaginer à leur trajet serait le fracas de la tôle et l'engloutissement de leur wagon dans les eaux du fleuve Selaïv, où nombre de leurs prédécesseurs ont péri avant eux. Où trouveraient-ils la conscience d'une telle issue, pourtant ? N'arrivent ici que des voyageurs épuisés, conduits par leur épuisement, même. Le fleuve n'est pas visible de la gare. Le seul paysage visible ici, ce sont des rails qui percent une étendue jaune dont rien ne saurait dire si elle décrit l'espace d'un désert ou si c'est une brume acide qui a effacé les contours de l'espace. Le meurtrier ne parviendra jamais à la gare d'Iglotoir, il n'en imaginera pas même l'existence. Sa conscience est trop solide, même après des

jours de quasi-inexistence qu'il ne peut plus compter. On le jugerait autre, excessivement autre, alors que la population iglotorienne qui fréquente la gare ne connaît pas l'altérité.

L'interrogatoire est minutieux, méticuleux. Il draine une énergie invraisemblable. À des moments, le meurtrier ne s'entend plus répondre. Il prononce des mots réflexes aux questions des policiers qui ne comprennent pas grand-chose à ses réponses. Il ne sait pas combien de jours il a déjà passé dans cet hôtel mais, dit-il, il y a eu « plusieurs nuits par jour » et il essaie peut-être d'expliquer ces nuits multiples à son auditoire mais les deux hommes de loi ne comprennent rien à rien et agitent les bras régulièrement, quand ils entendent des paroles aberrantes et suspectes. Le meurtrier s'égare dans le détail des nuits liquides, sinon des pluies de nuit, de ces autres qu'on dit pulvérines, qui peuvent causer des asphyxies momentanées et des décharges d'hallucinations, sans même parler des nuits acides, corrosives pour la peau. « Est-ce là la raison de cette altération constante mais irrégulière de votre visage ? », demande le plus expérimenté des deux flics. Le meurtrier hoche la tête. Il n'éprouve pas un tel sentiment d'altération, pour sa part. Il se souvient des scènes insoutenables du quartier haute sécurité de Zerbotsgaya, où il est resté un temps indéterminé. Dans ces secteurs où chaque taulard est surveillé individuellement, les gens ont pris l'habitude de modeler sauvagement leur propre visage à l'aide des doigts, qu'ils enfoncent dans la chair des joues pour les labourer intensément. C'est surtout la population iglotorienne de Zerbotsgaya qui s'adonne à ce jeu morbide (le visage n'en ressort pas intact, en effet). Entre eux, ils comparent les résultats de ces défigurations volontaires et rigolent longuement à la vue des visages déformés de leurs codétenus. Il n'y a que les prisonniers en

provenance d'Iglotoir pour s'amuser de pareilles pratiques. Pour les autres, le spectacle est atroce et bien souvent, les détenus venus d'autres régions sont obligés de garder les yeux fermés des heures durant. Et encore doivent-ils supporter le bruit mou de la peau creusée par des doigts insensibles et les gloussements qui, par vagues, accompagnent les plus impressionnantes détériorations (tel ce tueur sériel qui avait perforé ses joues pour rendre visibles ses mâchoires supérieure et inférieure à ses codétenus). Les spectateurs obligés des jeux iglotoriens supportent difficilement ces scènes qui se reproduisent régulièrement. Certains se terrent au fond de leur geôle en beuglant aussi fort que possible pour ne pas entendre le frottement pénible des chairs labourées. D'autres se suicident en employant des techniques aussi sordides que possible, comme s'ils avaient voulu concurrencer l'éprouvant commerce des détenus originaires d'Iglotoir. Le meurtrier s'est contenté d'observer ces pratiques pour tuer le temps, qui passait indifféremment dans cette prison sans jour ni nuit. « Peut-être est-il resté quelque chose de mon séjour au quartier haute sécurité de Zerbotsgaya », explique-t-il aux policiers qui ne l'entendent pas. L'un est en train de compter les cratères de la chambre. L'autre regarde à la fenêtre et vise les passants, avec l'arme de service du meurtrier qu'il vient de trouver dans un tiroir de l'armoire, au milieu de sous-vêtements usés, aux teintes passées. « Combien de temps resterez-vous ? », demande le tireur embusqué au meurtrier sans se retourner. « Je ne sais pas encore », explique le suspect. On entend une détonation, des cris. « D'accord », conclut énigmatiquement l'homme de loi, qui vient d'abattre une femme qui sortait d'une boutique de viorne. Le policier repose le revolver au milieu de l'amas de slips et de chaussettes détériorés où il l'a déniché et enjoint son collègue de ressortir. « Nous reviendrons », dit le plus jeune, nerveux et maladroit quand il ferme la porte alors qu'un agent de l'hôtel, précisément, tente d'entrer pour déposer un café insane dans la chambre du suspect, qui a eu juste le temps de récupérer le breuvage imbuvable. Les deux policiers sont déjà affairés à cogner le garçon de chambre pour qu'il avoue quelque

chose dont il ne connaît pas le détail. Son sang éclabousse les murs du couloir de l'hôtel. Le gardien passe. « Oh, oh », fait-il en apercevant le garçon passé à tabac, dont il écrase finalement la gorge lui-même. Les policiers ont déjà pénétré une chambre voisine. On entend la terreur d'un homme qui va avouer. Elle emplît tout l'hôtel.

Le meurtrier explique à la fille comment tuer la lumière. À mains nues, d'abord. Il pose les mains sur le cou de l'adolescente. « Tu dois serrer comme ça » : il laisse ses mains glisser sur ce magnifique cou, il le lui dit : « tu as un cou magnifique, vraiment » et tout en gardant ses mains autour de son cou, au lieu de l'étrangler il la caresse, il la masse. Ses mains descendent sur les épaules : « pas tout à fait ainsi, bien sûr ». Elle caresse les mains qui lui enserrant le cou. « Montre-moi encore ». Il veut lui apprendre à tirer. Ils entrent dans la chambre qui n'est guère qu'un corridor à ce moment, si étroit qu'ils ne pourraient se faire face pour s'étreindre. Mais ils peuvent s'accouder en glissant le bras à l'extérieur des multiples cavités qui trouent les murs de la chambre. Les trous sont devenus des hublots. Il lui prête son arme, qu'elle pointe sur lui en riant. Mais le bras redescend. « Il n'y a pas de lumière, là ». Pas de lumière. La jeune fille pointe l'arme vers différentes cibles néantes (il n'y a rien à tuer ici, pas de lumière sinon une clarté qui ne fait que s'éteindre, d'un déclin lui-même inextinguible, en sorte que toute visibilité n'est qu'atténuation des choses qui les entourent). Déjà les murs disparaissent sous les perforations déformées des coups de feu du meurtrier. Mais encore c'est le jour qui s'absente, progressivement, à cause de cette traque insane à laquelle la jeune fille s'initie, à présent timide et inquiète. Pas pour sa vie ni pour son honneur, même si elle n'ignore rien de ce que peut désirer d'elle le meurtrier, mais pour la fragilité de l'instant qui l'assaille et lui rend difficile ses mouvements. « C'est ici qu'il faut viser », lui explique l'homme en désignant un point qu'elle ne perçoit qu'à

moitié, s'appropriant le bras qui porte le revolver vers une destination qu'elle ne cerne pas. Car si elle perçoit mal l'espace, elle distingue moins encore les rais de lumière qui font le seul amusement du meurtrier. Et lui, sous prétexte de lui montrer où tirer, s'accroche à elle, appuie son corps contre celui de la douce, terme à terme. Elle ne se dégage pas mais cherche à identifier ce qu'elle va tuer. Car sa main ne tremblera pas. Le pourrait-elle ? Le doigt du meurtrier est posé sur le sien, qui lui-même s'est lové autour de la gâchette. Elle sent en elle la puissance de feu de l'engin et sa tête résonne de l'agonie de la lumière, qu'elle ne peut qu'imaginer. C'est quand le coup est porté que des jets d'ombre se déchirent dans l'air troué, éclaboussant le peu de mur qu'il reste et les visages des deux assassins, qui se confondent en une seule masse de nuit formant un volume sombre dans une opacité plus dense que ces deux corps qui restent collés l'un à l'autre, debout et habillés et pourtant non dénués d'obscénité . La jeune fille baisse son bras, toujours accompagnée. « Mais comment savoir ? » Ce qu'elle a tué n'était visible qu'à l'instant où elle tuait. Le meurtrier regarde la jeune fille sans lui répondre. Il se contente de son désir. Il la conjure de regagner l'extérieur. « Mais mon visage ? » Il l'embrasse brutalement. La jeune fille court à l'extérieur, traverse des saccades de couloirs qui la projettent dehors. Elle se sent souillée. Elle sent (et c'est peut-être vrai) qu'elle a encore de l'ombre qui lui coule sur le visage. Mais les vitrines des boutiques encore ouvertes (il est tard, on ne saurait dire l'heure) ne lui renvoient pas un reflet. Tout à coup elle s'inquiète : a-t-elle encore un visage ? Et qu'en est-il de sa silhouette ? Le vent lui fait prendre des tournants absurdes et dangereux. Mais elle retrouve le hall de l'hôtel.

À cet instant, un homme entre dans la chambre du meurtrier (le sol se gondole, à présent) et pose un téléphone par terre. Outillé, il ramène un câble qu'il passe grossièrement entre les trous de murs et glisse dans l'un d'eux une prise téléphonique d'un temps révolu, à laquelle il raccorde le téléphone. Avant de partir, l'homme indique au meurtrier qu'on l'appellera. Le meurtrier hausse les épaules. Il s'est fait une idée plus précise

de l'attente. Elle se dérobe à lui aussi souvent qu'elle le peut mais lui aussi s'est toujours tenu éloigné d'elle, n'ayant de patience que pour tuer, n'ayant qu'une patience qui se passe de l'attente pour conduire ses gestes. Mais on lui a intimé l'ordre de se rendre dans cette zone néante d'une ville de peu de choses et, quand le portier de l'hôtel lui a remis les clés de sa chambre, il a eu un sourire désolé pour ce client qui ne savait combien de temps il resterait. « Je sais, je sais... » Le meurtrier a pris la chambre et a croisé pour la première fois le gardien de l'hôtel, un homme à la physionomie parfaitement adaptée à la fonction, ainsi que ces résidents arrogants qui semblent passer leurs journées dans les espaces de convivialité de l'hôtel, à boire pour la plupart, ne parlant que peu et ricanant au passage du meurtrier.

La nuit progressait à l'intérieur de l'armoire où le gardien avait enfermé l'adolescente. Une nuit quasi liquide qui se condensait de minute en minute. La pression retombait quand la porte s'ouvrait, ce qu'elle ne faisait qu'aux heures où le gardien venait la proposer à des clients de l'hôtel. La veille, deux hommes étaient venus et avaient profité de la demoiselle de façon incongrue et déplacée. Ils l'avaient foutue en bouche avant de la prendre par le cul. Elle avait vite compris, d'ailleurs, qu'ils en avaient après son cul. Ils avaient besoin de la jeune fille sous le regard morne du gardien qui continuait de boire pendant ce temps. Ses clients lui avaient apporté une bouteille toute neuve de gin mauvais, qu'il buvait à petites rasades. Et tandis qu'il vidait la bouteille, les deux hommes travaillaient l'adolescente au corps, ce qu'elle laissait faire placidement. Quand ils en auraient terminé, elle retournerait à sa nuit, nue et hébétée, droguée par l'épaisseur de nuit qui se condensait dans l'armoire. Or, plus la nuit se condensait et plus le couloir de l'hôtel lui offrait des visions fantasques, souvent cruelles. Elle voyait des femmes prises brutalement par des hommes sans yeux, si incivils dans leurs actions que l'aimée finissait par se désassembler. Les morceaux de corps souillés tombaient un à un au sol. Le fouteur ne semblait pas s'apercevoir des destructions qu'il causait. À la fin il était toujours là, à empaler un tronc démembré, les pieds dans une flaque de sang d'apparence vaporeuse. Puis il s'en allait, laissant l'adolescente seule face au spectacle d'un corps brisé se dissolvant dans une flaque de sang qui, lui-même, s'évaporait. La nuit allait étrangler la jeune fille, ou l'étouffer sous ces visions farceuses.

Puis la lumière du couloir s'éteignait d'elle-même et un silence complet tombait sur l'aire, indéfinie puisque la nuit du couloir et celle de l'armoire tendaient à se confondre jusqu'à estomper totalement les frontières isolant l'armoire de l'espace complet.

Samedi soir et pourtant le matin. Le matin va descendre. Le meurtrier boit un café aux teintes verdâtres qui lui dicte sa journée. Une progression du mur qui porte la fenêtre l'éjecte hors de la chambre, l'éclaboussant de taches jaunes et vertes mais il suit le chemin indiqué et retrouve l'extérieur sans même passer par l'accueil que structure l'hostilité de toute la ville. Il retrouve très directement l'hostilité brute et déstructurée d'un Iglotoir dont il ne connaît pas encore le nom. Et se prend à marcher. Iglotoir n'est qu'un village mais sa superficie est indéterminée et ses rues enchevêtrées, étroites et inamicales composent un dédale pour le visiteur qui ne peut s'aider d'aucun plan. Le meurtrier pourrait bien demander aux habitants d'Iglotoir, on lui répondrait correctement sans aucun doute mais, dans la mesure où il ne poursuit aucun but, les gens d'ici se méfieront certainement de cet homme aux vêtements tachetés de jaune et de vert. Il marche comme un aveugle, stupidement et sans chemin, excitant la méfiance des habitants qui le regardent en essayant de repérer les régularités de ses allées et venues quoiqu'il ne les connaisse pas lui-même. Affrontement bénin et toujours différé qui semble concentrer sur lui l'essentiel des journées d'Iglotoir, sans événement.

Quand une ombre lui parle :

« Crois-tu vraiment que tu sois seul contre cette ville ? »

Le meurtrier hoche la tête.

« Cette ville toute entière, poursuit l'ombre, se bat contre elle-même. »

« D'où les visages de cire ! », songe le meurtrier (puisque les prisonniers iglotoriens se caractérisent par leur méchante habitude de plonger les doigts dans la texture de leur visage pour le déformer jusqu'à le rendre méconnaissable, loisir éprouvant pour la plupart de leurs codétenus) alors que déjà, l'ombre s'effiloche.

L'excès de calme devait inspirer au meurtrier des pensées cruelles. Pourtant, rien n'en viendrait à bout. Ni les tirs à balles réelles ou irréelles contre la lumière, qui resteraient de purs silences, ni les insultes et persiflages de son entourage, marqués par une intériorité aussi brutale que cynique. Et certainement pas non plus les modifications de l'espace de la chambre, continues et fluides, à peine sensibles pour la plupart. Ainsi, la reproduction d'un tableau de Sol LeWitt, jamais le même, ce dont le meurtrier ne devait à aucun moment se rendre compte. De jour en jour, le calme s'aggravait ; il n'envahissait pas seulement l'hôtel dans ses moindres recoins, engloutissant les résidants même en groupes ordinairement bruyants. Les rues de la ville cernée par le désert se déroulaient elles aussi dans une pesanteur secrète, aux sécrétions muettes à l'extrême. Rien ne devait jamais plus survenir ici. Le meurtrier en était convaincu et cependant, il ne perdait jamais la part de certitude à laquelle il était tenu de s'agripper, concernant le contrat (même s'il ne l'avait pas signé – après tout, qu'est-ce qu'un contrat ? L'engagement était d'une toute autre nature, infiniment plus contraignante, et s'inscrivait certainement dans cet excès de calme que le meurtrier pouvait déceler en chaque circonstance de son existence atténuée en cette ville qui se refusait à lui dire son nom).

Il faut imaginer toute la brutalité et le cynisme de ce calme envahissant. Il fermait hermétiquement les visages de ceux que

le meurtrier croisait hasardeusement, au cours de ses déambulations. Il se manifestait dans les allées et venues de l'entourage hostile et amusé qui lui était quotidiennement infligé. Quant à l'adolescente qui avait tellement tenu à apprendre de la main du meurtrier comme se tue la lumière, au risque de se voir souillée par des giclures d'ombre jaillies des blessures inexpugnables infligées à la lumière, cette jeune fille qui n'avait pas hésité à suivre le meurtrier dans l'étroitesse de sa chambre rétrécie, à coller son jeune corps contre celui, lourd et caverneux, du meurtrier, elle avait disparu et rien ne la ramènerait. La chambre l'aura absorbée, se dit le meurtrier en nettoyant le canon de son arme. Ou bien c'est le gardien (un salaud de cuitard) qui l'aura enfermée dans une chambre ou même dans un placard pour profiter de ses attraits dans le silence croissant de l'hôtel. Le meurtrier range son arme et dit au mur :

« Pas de blablas : je veux être payé pour le réel. »

L'ironie est l'absence de réponse du mur. Même les cratères nés des impacts de balle se taisent. Simplement, la température augmente de deux ou trois degrés. Et le meurtrier relevé se propulse hors de l'espace qu'on lui a réservé.

« C'est définitivement un autre », s'exclame le gardien en le voyant.

« Uh, uh », surenchérit une vieille dame qui s'approche du meurtrier en reniflant, comme si l'odeur de son corps prématurément vieilli comportait quelque information précieuse sur son altération réaffirmée.

« Mais ce visage, qu'est-ce qu'il peut bien en avoir fait ? », demande quelqu'un que le meurtrier n'identifie pas et qui n'est, vraisemblablement, qu'une ombre enlisée dans un mur pivotant sur lui-même, que le staff de l'hôtel fait glisser sur des rails au sol pour perdre les clients qui voudraient s'énerver, ou seulement faire valoir leurs droits.

« Foutaises ! », maugrée le meurtrier qui ne s'arrête même pas et gagne la sortie. Une fois poussée la porte, c'est le désert qui accueille le meurtrier. Des kilomètres de sable lui tendent les bras.

La mère de l'adolescente s'inquiète. Sa fille n'est pas revenue vers elle depuis trois jours, quatre jours, elle ne sait plus. Les policiers l'interrogent. « Elle faiblit beaucoup », dit l'un à son collègue. La femme ressasse la série complète des événements qui ne sont pas survenus, depuis ces trois ou quatre jours. Les policiers hochent la tête en l'écoutant : « Cette bonne femme ne comprend visiblement rien ! », s'exclame le plus jeune (il est vif, intrépide, il a envie d'en découdre avec la pègre). Son collègue le calme. « On ne sait pas si la pègre est impliquée dans cette disparition. » On ne sait même pas, en fait, s'il s'agit d'une disparition. Il faudrait y adjoindre des guillemets, des précautions orales. L'idée même de la « disparition » se dissipe chez les policiers. Il peut être six heures du matin, le meurtrier rentre d'une de ses promenades nocturnes qui lui permettent d'éviter les facéties perpétuelles de sa chambre. « Qui êtes-vous ? », demande sans détour le jeune policier, à l'affut. Le meurtrier lui présente une pièce d'identité. « Vous n'avez plus ce visage », lui jette le flic en regardant hâtivement le document. « Non », fait le meurtrier. Le policier plus âgé reste placide. Il écoute le délire de la dame qui témoigne de son incompréhension devant ce qui, pour elle, est une disparition, tandis que les policiers examinent d'autres pistes. Ils ont longuement discuté avec le gardien de l'hôtel qui leur a offert de l'alcool gris et des petites nuines. Il leur a fait part de ses soupçons. Il leur a conseillé d'être particulièrement attentifs au meurtrier, un homme « considérablement altéré », au dire de l'employé.

L'irruption nocturne du meurtrier n'est pas pour déplaire au jeune flic qui se voit déjà interroger le meurtrier en s'aidant d'un fer à repasser, qu'il appliquerait sur les joues de l'homme suspect. Le meurtrier répond correctement pourtant et explique ses allées et venues de façon probante : « je rends visite à des amis ». La dame continue d'évoquer sa fille qu'elle n'a pas vue depuis « trois ou quatre jours », peut-être plus. Elle ne sait plus quand elle l'a vue, pour la dernière fois. « Était-elle avec vous quand vous êtes arrivée ici ? » Elle ne sait de quoi lui parle le policier expérimenté quand il lui dit « ici ». Elle regarde autour d'elle. Le visage de l'homme qu'on interroge lui semble désagréable, il a quelque chose d'osseux. Elle détourne les yeux. Elle répète : « ici ». On lui apprend qu'elle est à l'hôtel, que sa chambre est dans « le quatrième couloir », que sa fille avait de beaux traits, qu'on voudrait s'assurer qu'il y a bien « disparition » et que, le cas échéant, on pourra fournir un suspect temporaire à condition que la femme porte plainte au commissariat d'Iglotoir pour « dégradation de la réalité ambiante » plutôt que pour un rapt. Cela pourrait accélérer l'enquête de façon décisive, lui expliquent-ils. La femme signe une série de documents, pendant que le meurtrier reprend sa pièce d'identité. Il retourne à sa chambre, emplit des gémissements indécentes de la jeune fille peu vêtue à force de recevoir les assauts sexuels de plusieurs résidents de l'hôtel, auxquels le gardien fait payer des sommes de plus en plus fortes.

Le grésillement des néons du supermarché est certainement quelque chose d'insupportable. Mais ce ne serait rien s'ils ne diffusaient, outre ce fil sonore abrutissant, une odeur de nausée, odeur qui se répand dans toute la ville de façon irrégulière et imprévisible. Rares sont les points indemnes de cette exhalaison diffuse et insistante. Mais les points les plus affectés ne sont pas nécessairement les plus proches. Les environs immédiats baignent dans la puanteur des néons, contribuant à générer une ambiance d'écoeurement qui paraît particulièrement pesante à l'intérieur comme à l'extérieur de l'hôtel. L'odeur couvre même celle des cadavres pourrissants que nul n'a récupérés, après les incidents policiers de la semaine passée. Mais la petite rue qui conduit, par un chemin sinueux et impraticable pour un camion, aux entrepôts du supermarché, exhale un agréable parfum de printemps, d'autant plus surprenant que le chemin n'est bordé d'aucun arbre, que la végétation y est rare et sèche, que la poussière qui couvre la route y est plutôt grise que jaune. La route est peu empruntée. Aucune livraison n'y passe jamais. Le meurtrier s'y égare parfois. Il lui semble alors avoir quitté Iglotoir, du moins jusqu'à ce qu'il croise un des visages indifférents-hostiles de ses habitants. Du moins l'air n'a-t-il pas le relent éprouvant et exaspérant qui affecte chaque quartier d'une façon particulière. Il faut donc croire, se dit le meurtrier géographe pour l'occasion, que ce point excentré est le réel cœur de ville de cette stupide bourgade. Personne ne le contredira. Il poursuit sa promenade (si l'on peut l'appeler ainsi) en pensant à l'adolescente, qui n'a jamais été retrouvée et qui, du fait de sa

disparition, a causé plusieurs morts parmi les résidants de l'hôtel. Le meurtrier s'est étonné de n'avoir pas été inquiété et s'est interrogé. Certes, il n'est pour rien dans son enlèvement ou son assassinat (à moins qu'il ne s'agisse d'une fugue ?) mais ce seul fait ne peut en lui-même convaincre quiconque. Ici moins encore qu'ailleurs, la véracité des faits contribue à la réalité des choses. En somme, les policiers l'ont oublié et il ne faut pas chercher plus avant. Ils se sont amusés, un temps et puis l'hôtel leur a semblé ignoble ou ennuyeux.

La porte de l'hôtel refermée, le meurtrier maintient la clef dans la serrure et tourne encore trois ou quatre fois à l'intérieur, comme si la porte devait en être mieux fermée. Il n'en est rien. La porte ne sera jamais hermétiquement close. Elle ne filtrera jamais convenablement les bruits de l'extérieur. Les rots du gardien de l'hôtel qui passe et repasse devant la chambre du meurtrier. Des gémissements indéterminés, sinon qu'on reconnaît la voix d'une femme, peut-être d'une jeune fille, peut-être de l'adolescente qui, après avoir appris à tuer la lumière, a disparu de l'hôtel, ce qui n'entraîne chez le meurtrier qu'une nostalgie vague, teintée d'érotisme. L'arrivée d'un groupe d'adultes dans une aile voisine du bâtiment. Le sentiment des distances s'efface. Le meurtrier reste devant la porte qui lui transmet ces sons ensemble comme une cartographie mobile de l'hôtel, sauf que le meurtrier n' imagine pas l'armoire où l'on a enfermé l'adolescente. Il voit parfaitement le déroulé habituel de cette vie hôtelière des confins d'Iglotoir. L'entrée de voyageurs hébétés, l'accueil méchant du gardien, l'activité des employés qui circulent d'une chambre à l'autre pour déplacer les meubles, les lits, non aux convenances de la clientèle mais selon un plan préétabli, qu'ils suivent à la lettre. Le meurtrier écoute et trace du doigt sur le pan de bois de la porte de sa chambre les écoulements sonores de l'hôtel. Des voix :

- Où irons-nous ?
- Je te l'ai déjà dit. Mais tu n'écoutais rien.
- Alors...

Alors, rien. Le meurtrier laisse glisser son doigt sur le bois de la porte. Lui revient l'écho d'une voix féminine, qu'il identifie bien à présent. C'est l'adolescente. Elle est allée se fourrer dans un traquenard. Elle est sortie de la chambre du meurtrier dans un état de trouble extrême. Le gardien ne l'a sans doute pas laissé sortir. Il l'a prise dans ses bras, l'a enserrée comme un étau, elle s'est débattue avec mollesse. Il y avait du fatalisme chez cette jeune fille souillée par les éclats de nuit qui sèchent sur son visage. Elle n'a pas résisté aux assauts du gardien. Elle a précédé ses désirs, même. « Je précède tes rêves », lui a-t-elle dit. Le gardien de l'hôtel n'est pas un homme subtil. Il a perdu tous ses moyens puisque son organe restait plat sous les caresses pourtant judicieuses de la jeune fille, il l'a mise au placard, en un placard dont il a seul la clef. Il a plongé sa tête dans un bain d'alcool ensuite. Et n'ose plus revenir seul au placard où il trouverait l'image de son effroi. La jeune fille mourra là, faute d'alimentation, dans ce placard. Les autres résidants mourront aussi un jour, peut-être du fait de l'air asphyxiant qui souffle brutal et roulé dans le sable d'Iglotoir. Seul le meurtrier restera à attendre. Ou plutôt à apprendre l'attente, dans l'ignominie de cet hôtel dont il n'est plus sorti depuis quelques jours.

Le gardien ivre. Toujours ivre. Parfois, il tombe. On ne sait jamais à quel moment il s'effondrera. Il atteint un point-limite passé lequel l'organisme s'arrête d'un bloc pour se restaurer dans le sommeil. On peut rencontrer le gardien endormi, à des moments, à même le sol, dans les couloirs de l'hôtel ou à l'entrée. Le reste du temps, il le passe à veiller en maugréant sur l'entrée. Quelquefois il s'énerve : il déteste qu'on passe devant l'hôtel. Il tolère les résidants, quoique leur présence l'excède (et même leurs passages). Les gens de l'extérieur lui font horreur en revanche. Il n'est pas rare que le meurtrier sorte et hurle après une silhouette en fuite, après qu'une personne non identifiée a troublé la paix sereine de l'entrée de l'hôtel. Après avoir erré, le gardien rentre, furieux. Si des résidants sont à l'accueil, il les prend à témoin, il peste en regardant ses interlocuteurs avec méfiance. Il se ressert un verre de gin et reprend position à côté de l'entrée. Parfois il fait le tour des étages. Imbibé, il titube. L'esprit déréglé, il se contrôle à peine. Quand il croise une femme de chambre, il l'attrape et s'accroche à elle, se frotte l'entrejambe contre le genou de sa proie jusqu'à la résolution (dégradante pour la fille) de son excitation primaire. Les filles sont habituées à cela, à présent.

Il faut peut-être préciser que le gardien se sent agressé en permanence par les néons du supermarché qui restent allumés jour et nuit et qui, défectueux, grésillent sans cesse. Un grésillement continu et altéré, sonore et olfactif, qui trouble tout l'espace auditif et contribue largement à la fureur du gardien. Personne ne viendra réparer les néons, qui continueront

longtemps de répandre leur lumière de faible intensité et le grésillement de ses diodes tremblantes. Quant au meurtrier, le gardien accepte mal sa présence. On ne sait combien de temps il restera dans cet hôtel, ce qui semble stupide au gardien : « il ferait mieux de s'installer ». Le visage de cet homme est changé – et ne cesse de s'altérer. S'il n'avait ces habitudes vestimentaires ternes et uniformes, on pourrait à peine reconnaître l'homme qui a du sang sur les mains. Mais on a peu de risques de confondre cette silhouette grise avec un résidant ou un intrus. Le gardien aimerait voir déguerpir ce mauvais client (on ne sait même pas qui paie réellement la chambre) qui ne s'arrête jamais pour discuter, qu'on peut moquer et bousculer sans obtenir de réaction sensible, qui semble n'avoir aucune activité, aucune occupation probante ici. Sauf à tuer la lumière.

En sorte que, quand le meurtrier rentre le soir, le gardien siffle et ricane presque mécaniquement, il fixe la silhouette mouvante des yeux et prend la clientèle à témoin, s'il en a l'occasion. Depuis des jours que le meurtrier a pris sa chambre, le gardien pourrait s'être lassé. Mais non. Et la clientèle présente ricane en écho, par courtoisie peut-être envers celui dont les clients estiment qu'il les protège. De toute façon, le meurtrier ne leur inspire aucune sympathie, en particulier depuis la disparition de l'adolescente, événement dont personne ne parle ouvertement. « On les a vus ensemble », siffle un client persuadé de déterminer la vérité et qui voit, dans les altérations même du visage du meurtrier, les indices mobiles de sa culpabilité, elle-même sérielle en ce que, du jour au lendemain, l'événement singulier que représente cette disparition prend l'allure de la sanglante répétition de gestes criminels dont la succession irrésolue se laisse lire sous le visage de cet homme peu loquace, détesté de presque tout l'hôtel et sur qui pèsent tous les soupçons.

Les jours passent sans que l'adolescente réapparaisse. Enfermée dans un placard à l'étage, elle gémit jour et nuit (d'autant que le gardien, non seulement lui rend des visites

régulières mais amène des clients de l'hôtel). Ses gémissements sont (mal) couverts par le bruit des néons. Et comme l'odeur est asphyxiante et abrutit celui qui la respire (on est en Iglotoir, tout de même !), personne ne fait le rapprochement entre la petite voix insistante que les bris grésillants de la lumière des néons masquent mal et le rêve de l'adolescente que tous avaient dans l'œil du fait d'attraits particuliers mais qui s'est évanouie du jour au lendemain.

Dans la nuit, l'adolescente hèle le meurtrier. Elle est en petite tenue et lui rentre d'un vagabondage nocturne. Il a sur lui un manteau de pelure grise. Elle veut vivre dessous, un temps. Il ouvre le manteau, elle se blottit. Il la serre contre lui, goûte son odeur qui l'enivre, ce que la jeune fille comprend fort bien et elle glisse le long de l'homme dont elle atteint le ventre. Il reste immobile et caresse les cheveux de sa compagne, remuant lentement le bassin pour lui faire sentir la pression croissante qui s'exerce sur lui. Aussi, elle descend encore et ouvre le pantalon pour couvrir de baisers le bas de son ventre, jusqu'à dévêtir le membre qu'elle pressentait.

Les nuits du meurtrier s'aggravent. Un matin (il doit être 3h43) son corps lui paraît divisé en zones adverses. - Il n'est plus qu'un champ de bataille ! Et il sent dans son sang se remuer les bataillons d'armées irrégulières qui combattent féroce­ment et sans but apparent. Aucune force n'aura le dessus. Si cela arrivait, le bataillon connaîtrait tôt des divisions internes. Le conflit retrouverait toute son intensité. Peut-être est-ce là, d'ailleurs, l'objectif stratégique poursuivi par ces forces aveugles : maintenir un degré élevé dans le combat d'intensité à la fois sur le plan des « pertes humaines » (mais sont-ce des êtres humains ou des débris d'humanité qui composent ces forces ?) et des déflagrations constantes du fait de ces armes légères et redoutables qu'on appelle « grenades aspectuelles » et que les combattants se jettent à la face, ce qui contribue non seulement à éliminer l'adversaire mais également à redistribuer le terrain, en le rendant mouvant. Le meurtrier n'est plus que la surface mobile de cette guerre. Parfois lui vient (qui tente de se maintenir à flot) un éclat de conscience. Il le perd aussitôt. C'est une idée idiote. Il pense, par exemple, qu'il va devoir se lever pour signer le contrat (alors que dans son métier, on ne signe rien). Mais l'idée aussitôt se désagrège et cède le pas à un mouvement organique qui semble présager une prochaine tuerie. On hurle. Le meurtrier entr'aperçoit les visages de deux hommes, indifférents au carnage qui se poursuit autour d'eux. Ils semblent absorbés par une conversation métaphysique. Le

meurtrier imagine en les voyant que ses deux bras l'ont quitté et qu'ils nagent, à l'heure qu'il est, à l'air libre quelque part dans la chambre. On transporte son sexe, batterie de DCA pour l'occasion mais à l'état de ruine. Le meurtrier sent tout son corps traversé par la rouille. Il s'agite dans sa couche mais inutilement puisqu'il n'a plus la sensation de son corps et qu'il ne croit plus même à son intégrité. Encore un hurlement. C'est une demoiselle qu'on brutalise, cela. Et ce n'est pas un élément de rêve. Alors, il s'éveille.

C'est dans la chute qu'il apprend à attendre. La chute lui apprend tout ce qu'il a besoin de connaître, aussi bien en ce qui concerne la structure de son séjour (le gardien joue un rôle, l'adolescente sera détruite) que pour ce qui est de son propre devenir (le contrat n'avait pas à être signé, ce qui impliquait une acceptation aveugle de sa part). Mais la chute retient toutes ces informations comme une pluie qui ne se résignerait pas à laisser ses gouttes aller au sol. Aussi la chute n'en finit-elle pas. Le sol pourtant si proche semble inaccessible au mouvement que poursuit le corps de l'homme qui se rend compte qu'il ne retrouvera jamais une conscience intègre : celle-ci est bornée à un écartèlement continu qui lui tient lieu de « chute ». Il apprend à attendre – en tombant. Ce qui ne s'attend pas. Par exemple, le sol de sable d'un jaune inacceptable qu'il a tellement foulé devient l'objet de son attente statique. Appelons-la ainsi puisque le sable est immuable, en sa fonction de sol iglotorien. Mais le meurtrier y investit tout son sens de l'attente. Et l'y renouvelle, même. À présent, il pourrait attendre même l'instant qui passe, dans sa segmentation incertaine, déjà traversée, comme si le temps était un enchevêtrement mobile de boomerangs. La chute ne désarme pas. Les parois de la chambre s'écartent, voilà tout. Un temps, le meurtrier estime qu'il est anormal qu'on ne lui ait pas fait signer ce contrat. Non qu'il l'attende, il se sent en droit de le réclamer. « J'irai voir monsieur Seguelers », se dit-il à lui-même, ce qui est ridicule puisqu'il tombe.

La fenêtre déteint sur l'espace – sans y renvoyer. De l'intérieur à l'extérieur les trafics sont univoques – et ne sont que remblais (et remblais réciproques !) Les formes que répercutent les carreaux tous fendus de la fenêtre restent extérieures, l'opacité intérieure se réinjecte, des brassées de nuit anémiée prennent le contrôle graduel de l'espace, graduent l'espace de déclinaisons de nuit irrégulières, infectieuses, tangentes. Le meurtrier ne saurait se mouvoir dans une chambre si abîmée, le genre de chambre qu'on ne peut éclairer (une asphyxie de nuit). La température ambiante est brute. La porte confinée. La serrure se resserre et le meurtrier, qui tente d'atteindre la poignée, ne se souvient pas du geste qu'il faudrait qu'il ait pour ouvrir le carré fictif d'opacité moindre (même si non moins anémiée) qui indique l'ouverture de cette porte sans contours. Au lieu, elle reflète la fenêtre. Elle tisse des mensonges géométriques. Plusieurs fois le meurtrier se trompe de geste. Il cramponne son index plié sur une gâchette qui n'existe pas. « Il n'y a pas de lumière, pas de lumière ici », lui répète une voix intérieure. Il acquiesce mais se rappelle qu'il a fini par épuiser ce jeu, de tuer la lumière faisceau par faisceau et il s'agace de ne pas saisir le geste qui correspond à la forme perçue mais qui déjà se défile, qui désignait peut-être une serrure, ou une cavité, une paroi ouverte. La fenêtre se comporte comme un volet, d'une certaine façon, dans le crissement de pans apparemment mobiles, comme si le verre

subissait la pression de l'extérieur sans réflexion, sans projection, pour parcourir l'espace interne de la chambre.

La nuit, un éveil difficile. Une chaleur effroyable. En l'absence de thermomètre, le meurtrier évalue la température à 48° c. Mais ce n'est pas le pire : les murs se sont rapprochés, presque collés au lit à présent. Il penchent, comme s'ils avaient eu pour ambition de former une pyramide. La pyramide est fissurée. Seule la porte semble résister à cette pression qui, des murs, s'exerce sur les murs. Le meurtrier regarde attentivement cette compression de la chambre, comme une œuvre d'art. À peine s'il considère le danger que représente cette chambre qui se resserre sur lui, qui sans doute, à un moment, craquera si brutalement que des blocs désolidarisés tomberont sur le peu de sol qui n'est plus que le lit et le corps attentif du meurtrier. La poignée de la porte est toute proche.

L'adolescente a percé des trous dans le placard. Ainsi peut-elle voir les allées et venues des résidants de l'hôtel tandis que passe le temps, lentement, comme il peut passer quand on est enfermé dans une armoire. Autour des trous, des fissures se forment, comme sous le coup d'une érosion due à la lumière. Les résidants passent, ils ne se contentent pas de passer, ils se commettent en actions obscènes, à ce niveau précisément, dans l'angle du couloir. Le plus souvent, l'homme se rue sur la femme et cherche à malaxer ses seins ou ses fesses. Et la femme se laisse faire, c'est à peine si elle fait mine de se dégager dans la surprise. Plus rarement, c'est la femme qui prend l'initiative, en s'enroulant autour de l'homme. Mais tous, pour une raison inexplicable, obéissent à une impulsion localisée géographiquement dans ce couloir de l'hôtel. Comme s'ils se donnaient en spectacle pour une jeune fille qu'ils sont pourtant bien loin d'imaginer séquestrée en face d'eux. De l'extérieur, on ne peut pas croire que ce meuble imposant renferme autre chose que des draps, des couvertures et des taies de traversin. La jeune fille y passe, immobile, ses journées et ses nuits. Ce n'est qu'à de rares moments qu'on la dégage de cet espace restreint pour abuser d'elle, criminellement, au cours de séances relativement brèves et décevantes pour le gardien qui en sera quitte pour maugréer toute la nuit devant la porte de l'hôtel, après qu'il aura rangé l'adolescente dans le placard, d'où elle ne voit jamais le meurtrier qui doit être dans une autre aile ou à un autre étage, qui est peut-être parti ? La jeune fille

s'énerve. Elle imagine que tout à coup, en cet hôtel, quelqu'un a besoin d'une couverture.

La fenêtre, il ne la regarde plus – ou alors en travers, en pente. Il regarde les murs, plutôt, dont il peut établir, même fluctuante, la balistique. Mais la fenêtre jette des regards opaques à l'intérieur de la chambre. Et ces regards dressent des carreaux de nuit qui parfois se fixent à l'intérieur de l'espace et restent en suspens et d'autres fois se collent aux murs dont ils épousent les cratères. Ce sont des fenêtres « pour qui l'on a tout amenuisé », qu'on a flanquées aux murs de cet hôtel. Elles rétrécissent les chambres, l'angle même de la vision du résidant qui, s'il pleure, pourrait se noyer dans une seule de ses larmes. On le ramasserait au lendemain et l'assurance du client réglerait les frais de la chambre. Cet hôtel a un bon rendement. La chambre du meurtrier y est un angle mort, un point aveugle, quelque chose qui n'a pas d'importance pour le personnel qui se contente d'en indiquer l'existence aux ouvriers qui viennent installer le matériel garanti par le contrat, tel le téléphone muet d'où on ne peut appeler et qui, au bout du compte, ne sonne jamais. La fenêtre de nuit n'est pas franchement hostile mais elle ne renvoie rien. De l'intérieur, il n'y a pas grand-chose à voir, sinon l'opacité de la surface de verre. De l'autre côté, l'image de la chambre est démultipliée et diluée dans l'espace, au bénéfice du voyeurisme iglotorien. Mais qui irait, à cette heure, observer les gesticulations d'un résidant mal accepté ?

C'est quand il se rase que le meurtrier se rend compte de ce qui altère continuellement et, d'une certaine façon, irréversiblement, son visage. La glace lui rend une image neutre mais altérée et dont la texture paraît se modifier au passage de la lame. Ainsi, dès qu'il sortirait de la salle d'eau, le meurtrier serait-il susceptible d'entendre les voix de résidents attardés s'exclamer, comme rituellement, qu'il n'a plus ce visage et que c'est un autre, sans bien savoir quelle signification ils prétendent donner à ce terme. Certainement qu'il est devenu autre – et même de plus en plus autre, à la mesure des semaines qui passent inutiles dans cet hôtel, puisque le téléphone qu'on a apporté au meurtrier ne fonctionne pas. Le matin, il sort le plus tôt possible, le plus vite possible, retrouver le pavé jaune d'Iglotoir que la poussière n'a pas totalement englouti. Le soir, il regarde la nuit descendre, s'assure que le chemin vers l'hôtel est intact de toute lumière parcellaire ou dégomme ce qui reste. L'hôtel n'est jamais complètement ensommeillé. Le gardien dort sur place, il dort debout, buvant et malaxant des filles tout le long de la journée en ricanant grossièrement. Quant à la clientèle, il semble qu'elle ait organisé des relais, comme si toujours un résident de l'hôtel devait être éveillé pour observer les passages nocturnes et diurnes du meurtrier, dont l'insomnie troue la compréhension du temps.

Le meurtrier s'endort. Autour de lui toute une agitation spectaculaire s'éloigne. Le monde vibronne jaune dehors. Les cafés ouvrent et absorbent les joueurs insomniaques, qui sont pour une bonne part restés à errer dans la nuit à la recherche d'un bar qui les accepterait et leur permettrait de reprendre leur activité néante. Un train s'engouffre dans le désert où il ne finira aucun chemin. Les dunes se concentreront sur son passage comme un signe d'adieu. Le jour se lève, le meurtrier s'endort. Il rêve de femmes qui le bercent dans leurs bras obscènes. Il rêve de leur foutre, dont il a le goût en bouche. Le rêve ne fait que s'amplifier et bientôt il n'a plus qu'une vision d'ensemble de leurs fesses, de leurs bras, de leurs corps collés les uns aux autres et parmi lesquels il nage, bienheureux. La dissipation de la nuit s'accomplit sans qu'il puisse en témoigner, plongé dans un rêve de chair qui n'a pas de commencement et pas de fin, dont il ne s'éveille pas, qui ne l'empêche pas d'entendre, en contrepoint ou en matière de fond sonore, les bruits de l'hôtel s'éveillant : les premiers résidents tôt levés qui descendent au petit déjeuner, d'autres qui se douchent et ne se relèvent pas... tandis que dehors, dans les murs jaunes ensoleillés d'une morne lumière froide, la police se jette sur les joueurs qui n'ont pu trouver refuge dans aucun des cafés de la ville. Ils sont aisément reconnaissables, car la nuit blanche dont ils sortent leur a creusé les traits sans altérer le regard fixe, désolé et vide que leur a fait le jeu. Les policiers se jettent sur eux, les brutalisent sommairement et les jettent dans le fourgon où d'autres joueurs égarés dans le jour commencent

s'entassent déjà. S'il en reste, c'est les éboueurs qui jetteront leurs corps dans les camions broyeurs qui absorbent tous les détritrus de la ville. Le meurtrier rêve qu'il fout une fille qui lui a présenté son cul, un cul troublant où il s'est enfoncé sans l'ombre d'une hésitation. Une autre, nue, se frotte contre lui et lui lèche le dos et les fesses. Il entrevoit les jeux de quelques filles qui les entourent sans se soucier d'eux. Scènes dont les contours lui semblent vagues, comme si un effet de miroirs multipliait chacune d'elles par elle-même autant que par les autres. Mais un rai de lumière gêne le meurtrier dans son action et brusquement, il se détourne d'elles toutes pour chercher son arme de service dans le tiroir où, imprudemment, peut-être, il l'a laissée. Une courte série de détonations se substitue au fond sonore mécanique de l'hôtel. La lumière agonisante gicle. Une nappe s'écrase au mur et s'inscrit dans le creux d'un cratère préexistant, approfondi par l'impact de la balle. Des bris semi-liquides sont projetés dans la pièce et ils devraient éclabousser le corps des demoiselles mêlées (ce qui les rendrait plus excitantes, peut-être ?) mais le périmètre de projection des débris de lumière, c'était logique, est pris de nuit et cette nuit dégoulinante et meurtrière engloutit ces figures féminines dans une chambre qui devient un corridor de nuit, aux parois dentées, où le meurtrier croit reconnaître un vagin, avant de s'imaginer, tel Jona, dans le ventre d'une baleine. Les filles ont disparu. Le lit aussi. L'armoire également. Il a toujours en main son revolver mais il est nu et sans aucun de ses effets autour de lui. On frappe à la porte. Les coups se font de plus en plus sonores. Les policiers s'impatientent. Ils ont fait tonner leurs grosses voix d'hommes de loi mais le meurtrier endormi n'a pas accès à la réalité. Ils se sont regardés, stupides et sont passés à la chambre voisine, en s'assurant qu'ils reviendraient plus tard.

Ivre, la femme aux allures de provocation parlait au meurtrier, sans parvenir à poser sa voix. Elle lui échappait presque à chaque inflexion. « Alors, meurtrier, que vas-tu faire aujourd'hui ? » Elle savait bien la vanité de sa question mais l'alcool lui permettait de disperser cette conscience vaine sans effort. Le meurtrier se branlait devant elle. « Je ne sais pas, ma douce, je ne sais pas ce que je vais faire. » Elle s'approcha et s'agenouilla devant lui. « Est-ce que tu vas rester longtemps ? » Il passa sa main dans les cheveux de la femme enivrée. « Je ne sais pas, je crois qu'il faut attendre. » Elle lécha le membre discontinûment. « Et ta femme ? » De la main, il exerça une pression sur la nuque de la femme pour l'inciter à enfoncer complètement le membre dans sa bouche. « Je ne sais pas, expliqua-t-il, je ne crois pas être marié. » Elle gloussa et absorba le membre de façon décisive. Il la regardait faire. « Elle agit ainsi parce qu'elle a bu », se disait-il. Il était (et n'était peut-être que cela) l'image réalisée d'un fantasme inavouable, que seuls des artifices liquoreux ou narcotiques pouvaient permettre de concrétiser : l'image d'un monstre, d'une force opaque dans ses destinations et son désirs, l'image d'une perte complète pour cette femme qui s'y donnait avec tant de complaisance. Le meurtrier sortit le membre de la bouche de la buveuse et regarda à la fenêtre. Iglotoir s'éveillait.

Le meurtrier reprend sa marche. Il lui semble que le séjour touche à sa fin, sans qu'il puisse dire en quoi. Il n'a tué personne, n'a obtenu aucune précision sur sa mission, il n'a rien contracté et n'est entré en contact avec personne (sinon avec les flics qui l'ont interrogé) depuis sa rencontre désertique avec l'émissaire de monsieur Seguelers. Il traverse des quartiers inhabités, d'autres où des gens échangent des paroles amères ou haineuses, parlant de parler ou disant qu'ils n'ont rien à dire, etc. Parfois l'odeur d'écœurement que diffusent les néons regagne une emprise qui semblait s'atténuer. On pourrait croire qu'elle émane de maisons, de bâtiments locaux mais le meurtrier en est convaincu, il n'en est rien. C'est bien l'odeur propre au supermarché et qui émane de ces néons dégradés qui se répand irrégulièrement, en fonction d'une loi de diffusion irrationnelle mais sûre, peut-être liée au stock de conserves pourrissantes que se seront constitués les habitants, peut-être en rien déterminée par ces inutiles stocks d'endives noires et de viande pulvérine. Il faudrait expliquer pourquoi, à ce rond-point, l'odeur est si étouffante alors qu'il n'est entouré que de terrains vagues et de petites bicoques jaunes et malingres. Le meurtrier note sans chercher d'explication tous ces détails. Sa marche l'abrutit assez pour qu'il retrouve, sans le chercher, le chemin de l'hôtel qui l'accueillera, aujourd'hui comme la veille, avec une ironie hostile, sans souvenir, sans égard pour les corps qui jonchent les couloirs de ses deux ailes asymétriques.

Le meurtrier se réveille à 6h66, les pieds dans une flaque de sang. Il regarde ses pieds et les extirpe de la flaque. Le chemin vers la douche s'est compliqué ce matin. Il doit passer un corridor de cratères friables. En se glissant entre les parois de la chambre, il repense à ses rêves de la nuit : une place, des visages peu amènes, des paroles sarcastiques. Il parvient à la douche qui lui pisse de l'eau jaune au visage. L'eau jaune parcourt le corps du meurtrier. Cette eau iglotorienne nettoie mal, elle glisse sur le corps comme une crème râpeuse et lourde. Le meurtrier s'expulse de la douche, termine sa toilette et se rhabille. Il a passé des vêtements standard, les habits noirs de son métier. Il descend en catastrophe (il doit se battre contre les escaliers qui l'ont abandonné plus d'une fois déjà, ou l'ont conduit à d'effroyables culs-de-sac) et prend un café imbuvable, avant de sortir dans le froid brutal d'un hiver hors-saison. Les rares passants le dévisagent comme un meurtrier – qu'il est réellement. Il s'énerve. « Que diable ? N'ont-ils jamais vu d'homme sans visage ? » Mais les habitants de ce village sont des ethnologues de premier ordre. Ils ne se contentent pas d'accueillir l'étranger : ils le jaugent, le testent, l'interrogent du regard – pour en produire une connaissance structurée. Le meurtrier ne sait où il va. Les gens qu'il croise le savent mieux que lui, au fait. Mais de l'avis commun, cet homme sans visage n'offre pas un intérêt exceptionnel et plusieurs fois, quand on le croise, on hausse les épaules, on crache par terre. Le meurtrier hésite : doit-il rentrer à son hôtel atroce ? Doit-il errer en

suivant les indications que lui donneront les habitants, fiers du hasard qui régit la bourgade ? Il imagine le comité d'accueil qu'on lui fera, les paroles murmurées, accusatrices : « Et la jeune fille ? Qu'en a-t-il fait ? » Il serre les poings. Un habitant lui crie aux oreilles que « c'est par là, par là... » Le meurtrier prend le chemin inverse. Il arrive aux limites de la ville.

Devant lui, le sable forme de grandes plaques mobiles. Des kilomètres de sable, ce n'est pas tout à fait rien. Le meurtrier hésite pourtant. Il passe le pied sur une plaque.

Certes, le meurtrier n'a pas de raison objective de s'inquiéter. Toutes ces choses ne sont que des « visions farceuses », des choses dont on peut mettre en doute la réalité sans grande crainte de contredit. Ce qui se déverse est d'une matérialité fluide ou bien friable et n'a pas de constance. De même, les habitants ne constituent, à bien y regarder, qu'une trame de société, un film dont l'image se dissout à peine imprimée. Il faut que sa crainte, son appréhension, qu'il ne peut se cacher à lui-même, soit déconnectée du quotidien de cette ville et vienne se greffer sur un plan second, qu'il n'identifie pas. Ce plan, intérieur-extérieur, ne tisse que des relations partielles qui se désagrègent en accédant à la conscience, à la manière d'un rêve dont on ne peut se souvenir mais dont l'écho insistant se fait entendre, tout au long de la journée, ne laissant pas même au rêveur la possibilité d'oublier ce dont il ne peut se souvenir. Ainsi l'angoisse du meurtrier se meut-elle librement, indépendamment de tout ce qui survient, n'accrochant au final qu'aux paroles résonnantes du petit groupe qui avait, sur son passage, des mots blessants et mystérieux mais qui a dépris l'habitude de l'attendre dans le hall de l'hôtel, à côté de la sortie (lui-même, ne gardant pas le souvenir de ses déplacements, ne sait combien de temps il est resté à l'intérieur ni quand il erre dehors – et pour combien de temps encore). Or, il n'y a rien à craindre de cette assemblée improvisée. Le gardien est un homme qui court à sa perte, affaibli de toutes parts et donné aux penchants que lui suggère son office. Les résidants de

l'hôtel n'existent réellement pas, pour la plupart. Certains d'entre eux le savent mais la question a quelque chose de blessant, si le meurtrier y regarde de près. Aussi les voix reprennent-elles en un canon atone les exclamations de l'autre jour, assurant « qu'il n'a plus ce visage », devenu « autre » par la grâce de quelle transformation subite ? Le meurtrier regarde perplexe son angoisse se frotter à un angle de mur. Elle voudrait aller au couloir ? Mais le meurtrier ne se sent pas la force de se relever. Tout vient à lui, au fait. Pourquoi irait-il chercher ailleurs une aventure qui se se livre pas ici ?

Le meurtrier environné de dunes se demandait quel chemin prendre. Les dunes, quant à elles, ne demandaient rien, se contentant de se déplacer doucement. Les chemins se perdaient entre toutes ces dunes mobiles. Le meurtrier pouvait certes se repérer en fixant la zone d'ombre cramoisie qui restait fixe, à quelque distance de là, dessinant la silhouette d'Iglotoir, aux maisons aplaties. Un vent sans force déplaçait mollement l'air. Le meurtrier eut un instant la tentation de revenir sur ses pas mais le souvenir des rues lui semblait si pénible que leur seule – et fugace – remémoration le convainquit d'aller à l'opposé, là où il n'y avait rien. Pourtant, à peine eut-il fait quelques pas, il entendit le bruit d'un moteur s'approchant. Une jeep le suivait. Le meurtrier n'avait pas grand doute quant à la signification de cette visite. « Que faites-vous ici ? », lui demanda l'homme qui descendait du véhicule et semblait furieux ou désappointé, peut-être, par l'attitude suicidaire de cet homme qui s'enfonçait dans un désert aux limites peu sûres, sans précaution ni eau. Le meurtrier se contenta de ricaner. « Vous savez bien, pourtant, qu'on vous a dit de rester », poursuivit l'émissaire qui semblait pris de panique, en prononçant ces mots. « C'est l'odeur des néons, expliqua le fuyard, elle est si lourde, oppressante, écœurante... » L'émissaire n'écoutait pas. « On vous a dit... » Le meurtrier pensa un instant expliquer tout ce qu'il jugeait insupportable, dans cette vie de rien qu'on lui faisait, mais il resta silencieux et accepta de rentrer dans la jeep, ce qui parut soulager l'homme qu'on avait chargé de récupérer le meurtrier

en fuite ; La voiture redémarrait, entourée de dunes dansantes. L'émissaire se détendait : « Et puis il y a de la vie, ici ! Vous ne vous intéressez pas aux filles ? » Le meurtrier repensa à l'adolescente qui l'avait ouvertement séduit, qu'il avait entraînée dans sa chambre, avec laquelle d'ailleurs il se serait volontiers adonné à des ébats illicites, mais qui au final avait disparu de l'hôtel après une mauvaise rencontre. « Non », fit-il sèchement à l'homme qui l'interrogeait, sans même attendre qu'on le croie. « Alors, il y a des jeux », rétorqua l'émissaire sans commenter le mensonge de son passager. Mais les jeux d'Iglotoir sont un bourbier. Le jeu en Iglotoir est synonyme, plus qu'ailleurs, de mort morale et ceux qui s'y adonnent se détruisent à force d'abattre des cartes qui ne valent rien, dont l'accumulation ne fait qu'augmenter la nullité du jeu complet. Ils perdent tout attrait pour les autres occupations, certes rares ici, mais qui peuvent adoucir le quotidien d'Iglotoir, à des moments : la promenade, la boisson, sans parler du sexe qui, à ce que dit le meurtrier, n'offre pas d'intérêt ici. Très tôt, les joueurs se défont de leurs habitudes anciennes pour jeter mécaniquement des cartes souvent vierges. Ils cessent de s'alimenter. On leur sert un potage épais au goût âpre et venimeux qu'ils amènent à leurs lèvres sans y prêter attention. Parfois, les jeunes les bousculent, les dépouillent, les laissent à terre mais s'ils agissent ainsi, c'est plutôt par une vaine méchanceté que par avidité puisque le gain qu'on peut tirer de ces victimes du jeu est ridicule. On ne joue pas pour de l'argent, ici. On joue pour rien. « Uh, uh », émit le meurtrier sans regarder son interlocuteur. Il revoyait les scènes barbares de jeunes gens surexcités qui entraient dans le bar à grand fracas et molestaient les joueurs à peine conscients du sort qu'on leur faisait. « Et le contrat ? », osa-t-il demander à l'homme qui le ramenait devant la porte de l'hôtel. « Le contrat, oui », répondit sèchement l'émissaire qui gara sa voiture devant la porte de l'hôtel. « Nous sommes arrivés. » Le meurtrier n'attendait pas d'autre réponse. Il descendit de la voiture et retrouva l'hôtel qui semblait être resté figé, en l'absence du meurtrier. Une odeur suffocante émanait des

néons du supermarché, stupidement allumés puisqu'il faisait grand jour. Il ouvrit lentement la porte mais la précaution fut inutile puisque le gardien et le portier entamaient une bouteille de liqueur de viorne, sans le hall d'accueil. Déjà il entendait leur rire éméché. « Oh, oh, ce visage ! » Et le portier : « Ah oui ! Ah oui ! » Le meurtrier ne répondit rien. Il monta à l'étage. Le couloir descendait en pente raide, comme un toboggan. Il n'y avait qu'à se laisser glisser. La chambre était tout au fond.

Le supermarché est ouvert quelques heures par jour. On n'y trouve presque rien et tout y est épouvantablement onéreux. Les fruits et légumes y sont couverts de poussière. Les barils de lessive sont vendus vides. Les boîtes de conserve semblent vieilles de plusieurs dizaines d'années (la date de péremption a été effacée). La plupart des étagères sont vides et il est assez rare de trouver du personnel à la caisse. De l'intérieur, on perçoit mieux encore le grésillement de ces néons défectueux dont la lumière se disperse de jour comme de nuit – par intermittences et en produisant une vibration pénible pour tout le voisinage. Pourtant, ce qui s'entend à l'extérieur n'est qu'un écho amoindri du bruit blanc continu qui enveloppe le visiteur dès qu'il pénètre dans le magasin. Le meurtrier évite de s'y rendre. Un pressentiment inexplicable l'assure que rien de bon ne peut l'attendre dans cette moyenne surface. Il prend son repas dans des bistros enfoncés dans les coins les plus excentrés de la ville, ce qui lui permet de prolonger ses inutiles promenades sous le soleil jaune poussin à la lumière toujours égale qui domine Iglotoir. Il reconnaît le quartier de l'hôtel où il dort au son insistant qui émane des néons défectueux. Ce son odorifère est audible à plusieurs dizaines de mètres de distance. Les habitants s'y sont habitués. Les résidents toujours temporaires de l'hôtel considèrent son désagrément comme un détail de l'arnaque générale dont ils s'estiment les victimes mais dont ils n'iront jamais se plaindre car le personnel de l'hôtel non seulement ne les entendra pas mais encore réduira le peu de

service qu'il peut rendre et le rendra avec moins de dignité encore. Une clientèle peu courageuse, minée il est vrai par son séjour dans un environnement plus qu'hostile, auquel elle répond par un cynisme désabusé. D'autant que cette clientèle, contrairement au meurtrier, est tenue de se rendre au supermarché qui dispense sa lumière cruelle, sonore et odorante, dérangeante. « Auriez-vous des lingettes ? », demande une dame qui vient d'arriver à une personne du service. « Il faut aller là-bas », répond la personne de service en pointant le menton dans la direction de la lumière défectueuse. La dame ne trouvera pas de lingettes, bien sûr, mais on lui offrira une boîte de conserve abîmée qu'elle sera bien obligée de prendre, si elle veut retourner à l'hôtel sans risquer de subir les quolibets du personnel et des quelques résidants qui assurent une permanence à l'entrée, comme si cela devait les épargner d'être eux-mêmes victimes des railleries que subissent, les uns après les autres, chacun des résidants de cet hôtel aux limites d'Iglotoir.

Le meurtrier voit se rétrécir son champ de vision. Des hallucinations l'assaillent, la ville entière se rue dans cette chambre aux proportions incertaines. Le robinet du lavabo accroché nu au mur lui semble énorme et il craint de le voir se déverser sur lui. Il imagine un contenu salin et acide, retenu par un mécanisme fragile, qui ne résistera pas à la pression interne de la chambre, qui déjà reçoit les éclats de plâtre sablonneux de cette ville instable, les gravats jaunes du sol iglotorien ou encore des morceaux de verre terne et contrefait qui appartiennent probablement, à l'origine, aux fenêtres des habitations. Il sent encore l'œil morne et indiscret de la population iglotrienne collé au verre brisé qui jonche le sol de la chambre. Le meurtrier se débat dans cette chambre investie de bris de ville mais qui ne s'élargit pas pour autant. Depuis combien de temps est-il à l'intérieur ? Quand est-il sorti pour la dernière fois ? Quels jours, quelles nuits se sont succédés entretemps ? Cette chambre n'est qu'une pâte à modeler. Rien ne permettra plus au meurtrier d'en sortir (c'est du moins ce qu'il lui semble) et il verrait dans cet espace restreint mais malléable son tombeau s'il n'avait la possibilité (certes dérisoire) de se retenir à un filet d'air sensiblement plus frais que l'air lourd de l'hôtel, un filet d'air régulier et droit comme une corde qui défile sous son nez (le meurtrier ne sait s'il n'ose bouger ou si son corps est tout entier paralysé). Le filet d'air le rassure. Comme un médicament (un narcotique) qui lui procurerait un bien-être insensé en cette situation contrainte, il l'absorbe sans fin, sollicitant les voies nasales tout entières, impliquant le complexe pulmonaire autant que faire se peut,

réduisant tout son être à cette fonction pour n'avoir plus affaire qu'à l'extase diffuse qu'elle lui propose. Car si une fibre lui en échappe, il se voit rejeté dans la déliquescence des irrptions iglotoriennes.

Peut-être s'endort-il à des moments. Le cahot de la chambre est constant, pourtant. Mais la situation est épuisante et même l'éveil ne lui rend pas toute sa conscience. À des moments, le meurtrier se noie dans la boue jaune d'Iglotoir. À d'autres, il sent le verre s'enfoncer dans ses chairs. Puis les étouffements, le sentiment de l'asphyxie et, comme une salvation intermittente, le filet d'air qui lui rend un peu de vie. Dans le salon commun à tout l'étage, à côté, quelqu'un a allumé la télévision et s'est laissé malencontreusement prendre au jeu de changer de chaîne, glissant, incapable ni de détacher les yeux de l'évier ni de passer d'un canal au suivant, de chaîne en chaîne, ce qui pourrait constituer une succession cohérente de troubles audiovisuels destinés à abrutir le meurtrier qui ne voit pas les images mais qui en perçoit nettement les altérations lumineuses qui se répercutent sur la clarté ambiante et surtout qui entend distinctement les paroles brisées qui se répondent sans ordre mais obéissent probablement à une logique machinale : « C'est un autre ! », « un autre jour, oui ! », « revenez-nous bientôt ! », « as-tu eu peur ? ». De toute la nuit, le résidant hypnotisé par les relents de la télévision ne décollera pas de l'écran devant lequel il se tient droit, chancelle parfois mais garde la posture fière de celui qui sait ce qu'il cherche dans une absorption néante. Le meurtrier tourne la tête. Au sol, s'écoule du sable d'Iglotoir. Il a la consistance du sang et ses ruisseaux atténués se confondent progressivement avec les nœuds du bois qui transparait encore. Parvenu au bord de son lit, le meurtrier pousse son corps en direction du vide. La poussée lui demande un effort effroyable et il sait ce qu'elle lui coûtera de souffrance. Mais enfin il tombe.

Le meurtrier parle à la fenêtre : « Tu es ce qui fait disparaître les contours de cette chambre, n'est-ce pas ? » Et il tire au hasard, creusant un cratère déjà existant. « Et même les faits, tu les disperses ». La fenêtre, en guise de réponse, ne fait que s'obscurcir. Le meurtrier reprend : « As-tu vu ce qu'on disait, l'autre jour, à la télévision ? » Mais la fenêtre n'est pas un écran : elle écrase la ville contre son corps de verre. Le meurtrier y pose ses doigts. Il voudrait peut-être se confier à cette fenêtre. Elle lui dénie toute possibilité d'échange. Dans une autre chambre, hurlent des résidants arrêtés par la police et enfermés en ce même lieu, pour plus de commodité. À la télévision, la veille, le président de la république s'est prononcé pour « la condamnation de toute fenêtre ». Il a promis un plan de résorption de l'existant. « Le président a dit vrai », explique le meurtrier, « les fenêtres ne sont qu'obstruction ». La fenêtre ne répond rien. « Qu'on les fasse taire ! », hurle soudain le meurtrier excédé par les cris des personnes qui lui rappellent de mauvais souvenirs. Mais les policiers sont repartis et l'hôtel s'est éteint.

Sans doute que le meurtrier, à l'heure qu'il est, aurait besoin d'une couverture. Non pour le meurtre qui n'a pas de commanditaire et donc peu de chance de connaître une résolution. Le meurtrier aurait sans doute besoin d'une couverture de laine. Personne ne lui en apportera. Or, les nuits en Iglotoir sont d'une grande irrégularité. Il peut pleuvoir, venteler ou grêler, il peut également faire une chaleur étouffante, une chaleur brutale qui s'abat au milieu de la nuit sans raison climatique précise. Les variations nocturnes sont extrêmes en toute saison et la chambre du meurtrier est particulièrement sensible à ces modifications. Peut-être même les amplifie-t-elle. Toujours est-il que ce soir, la chambre est glaciale et le froid est à peine soutenable. Rien ne semble devoir protéger le meurtrier de ses attaques latérales.

Le meurtrier a pris l'habitude de ces promenades mornes et dénuées de destination. Il prend une route, puis une autre, sans même prêter d'attention autre que distraite au paysage qui l'entoure. Le village d'Iglotoir n'est pas la plus plaisante ni la plus déplaisante, même, des promenades qu'on puisse faire. L'habitat y est homogène. Une teinte jaune poussiéreuse domine, tant par le sable qui revêt la route que par la pierre des maisons, d'aspect crémeux. À des endroits, les passages se font plus étroits, sans pour autant constituer de véritables dédales. En y entrant, on peut avoir le sentiment de pénétrer un réseau resserré de ruelles étroites alors que, très vite, on se trouve expulsé vers les grandes rues jaunes d'Iglotoir. C'est en ces ruelles plus sombres que les autres qu'on peut rencontrer des filles, comme le soupçonne le meurtrier. Elles restent sur le pas de leur maison, aguicheuses et cruelles, gardant une cigarette aux lèvres comme si elle ne se consumait pas réellement et regardent avec dédain ce qui passe devant elles. Quand elles hèlent celui qu'elles présument être un client potentiel, elles essaient d'adopter une pose suggestive, sans rien perdre de l'air de mépris qui les caractérise. Mais au passage du meurtrier, elles se détournent et rentrent dans leurs maisons. L'hostilité concertée de l'hôtel qui héberge le meurtrier, l'indifférence pleine de méfiance des habitants d'ici, toutes les marques d'animosité adressées à cet homme au visage altéré, sont insignifiantes à côté de ces femmes qui se donnent pour de l'argent. Elles ne cherchent pas à savoir s'il est solvable, n'entendent pas profiter de la solitude aggravée du meurtrier pour faire monter le prix de la passe : elles se détournent et se

réfugient dans leurs maisons pour ne pas avoir affaire à cet homme qui peut-être les inquiète ou les répugne. Le meurtrier passe ainsi dans des ruelles qui se dépeuplent au rythme de ses promenades, croise parfois des clients habitués des lieux, tout surpris de ne pas trouver celles qu'ils cherchent alors que, d'habitude, il en est toujours une de disponible, et retrouve les grandes rues larges qui quadrillent le village, bercées par un sable poussiéreux et volatile qui tourne sur lui-même, comme poussé par un vent qui soufflerait continûment, à même le sol. Il poursuit mécaniquement sa marche en essayant d'effacer de sa mémoire le souvenir de ces prostituées qui, en le voyant, jugeaient nécessaire de retourner à l'intérieur, comme si elles n'étaient sorties sur le pas de leur porte que pour fumer une cigarette, sans autre but, comme si elles avaient dû cacher au meurtrier l'activité que tout, dans leur comportement, dénonce. Le soir descend. Le meurtrier retourne à son hôtel. Le gardien dort. Des touristes sont installés. Ils ricanent à l'arrivée du meurtrier qui ne prête pas attention à eux. Il monte à l'étage : c'est pour découvrir que la porte de sa chambre a disparu. On a refait le mur et, au sol, on a découpé une trappe. Apparemment, la trappe remplace la porte de la chambre, puisque le meurtrier, quand il enfonce sa clef dans le cadenas qui scelle la trappe, ne rencontre aucune résistance. Il soulève la trappe et descend, sans pouvoir refermer derrière lui, vers ce qui lui semble être sa chambre mais qui a plutôt l'aspect d'une caverne. À la place du lit, on a posé un simple matelas. Une petite lampe bleue électrique grésille continûment. Il s'allonge sur sa couche et s'endort habillé, en revoyant le dos de la prostituée qui le fuyait, disparaissant derrière la porte.

Dans un rêve, il a tué le christ. Au bord d'une route qui disparaissait progressivement, à l'entrée d'un désert. Le chemin parcouru n'était pas moins désertique mais la route faisait office de civilisation. Elle était à peine marquée : ses lignes s'inscrivaient, légères dans le sol, laissant une empreinte peut-être illusoire de pérennité. Il fallait que le meurtrier commette son forfait à cet endroit précis, à l'endroit où, une fois que le corps de la victime a été tout à fait immobilisé, le meurtrier a remarqué que la route finissait ou, du moins, s'élargissait démesurément et n'était rien autre que le désert, même. Le christ s'est débattu. Le meurtrier a pris sa victime à la gorge, à mains nues. Dans la réalité, il n'agit jamais ainsi. Il faut être une brute ou identifier le meurtre à une jouissance sexuelle pour s'abaisser à de telles méthodes. Le meurtrier n'exécute ses contrats que l'arme au poing, en employant un silencieux en règle générale (défectueux, au vrai : il n'absorbe bien souvent qu'une portion de silence) et en visant avec assez de justesse pour n'avoir pas à s'y reprendre. Dans le rêve, il prend le fils de dieu à la gorge et le secoue comme un sac plus grand et plus maigre que lui, jusqu'à ce que le corps s'inanime. Il regarde le christ dans les yeux : ceux du messie se révulsent. C'est cet instant que le meurtrier choisit pour lâcher prise. Le christ choie. Le sable se tasse sous lui. Le meurtrier regarde, presque joyeux, le corps sans vie mais ses yeux rencontrent le désert et, rencontrant le désert, ils ne rencontrent pas la route. Ce qui imprime un sentiment malaisé à l'esprit du meurtrier qui se demande : « Pourquoi a-t-il fallu que je le tue ici ? » comme si une intuition extérieure y avait concouru. Mais il est évident

que quelque chose a présidé à la liquidation du christ dont le meurtrier ne connaît pas le motif. Dans le rêve, il n'y a pas de contrat – et cela contribue à déséquilibrer les impressions qui s'y attachent. Le meurtrier se sauve stupidement. Il se prend à courir dans le désert et s'y engouffre, comme dans des sables mouvants, mais avançant en même temps qu'il s'enfonce. « Dans la réalité, on n'agit pas ainsi », se dit-il en éprouvant du mépris pour cette production onirique. L'arme à la main, il sort. « Il est temps que j'exécute ce contrat », se dit-il sans desserrer les dents, animé d'une puissante certitude (peut-être liée au rêve ?) Il ouvre grand la porte de sa chambre et sort, l'arme au poing. À neuf heures, devant les policiers et trois témoins, il abat le gardien de l'hôtel (d'une balle dans la gorge) et sort pour une promenade.

L'épuisement du meurtrier n'a rien en soi qui puisse relever de la fatigue. Il faut peut-être ramener ce vidage, cette vidange à l'action du puits et imaginer l'expérience subjective que représente le meurtrier comme un conglomérat de puits imbriqués, en lesquels la réalité se serait servie à l'excès. Il faut dire qu'Iglotoir, contrairement aux apparences, est une réalité vorace. Elle a peut-être commencé par mettre à nu le meurtrier. À nu. Cette image sensorielle ne doit pas le laisser dénué pour autant. Le meurtrier respire encore et c'est peut-être un vêtement, cela. Le meurtrier a toute sa peau, or il y a peut-être un excédent là-dedans : l'adversaire sait qu'il aura tout loisir de tailler dans le vif. Enfin, le peu d'échanges que représente le système hôtelier, même débarrassé du gardien, ne devrait pas occulter la plaie langagière béante du quotidien du meurtrier. C'est ainsi qu'on s'épuise – à trop parler, même seul. Même pour ne rien dire. Le meurtrier n'a pas à se formuler le squelette d'une signification. Elle est dès avant résorbée par le déni de principe de l'environnement qu'on peut bien qualifier d'indifférent ou d'hostile par un défaut de vocabulaire. Le lit serait l'élément lige de l'effacement progressif et total de l'existant meurtrier, dont on ne sait si elle a lieu segment par segment ou point par point, dont on ne voit pas le terme de la fluidité. Cette respiration est grosse, elle passe le couloir et dérange le passant. Mais cette rumination des narines vit une existence autonome. Autonome et peut-être plus pérenne que le meurtrier qui, lui-même, s'épuise.

Mais on ne saurait dire. La vie est des implications. Le meurtrier, par exemple, sait ou estime qu'il a un contrat à signer ; il sait ou ignore qu'il devrait songer à prendre avec lui l'armoire du couloir opposé et s'enfuir, même si pas de lieu ne peut s'offrir à lui et moins encore accompagné de l'invérifiable trésor qu'il défend, bien maladroit d'ailleurs. Le patron, cet homme que le *sky* matinal ronge régulièrement et qui lui fait la vie dure, peu explicite, s'immiscera. « Mais enfin, je ne comprends pas, votre épouse... » Le meurtrier d'épuisement ne peut répondre, n'a pas de réponse à offrir. Il regarde stupidement, au fond du bar miteux (mais qui se fait club de jazz à des moments) où ils se sont déjà rencontrés bien des fois, le patron qui reste muet sur la mission dont le meurtrier a peut-être espéré, un temps, l'explication. À présent, il serait prêt à signer même un document vierge ou écrit en un système de signes sans possible traduction. Ce serait explicite, cela. Mais bercé par le bruit concurrentiel des instruments de la petite formation expérimentale qui multiplie les effets de spirale dans l'air tangible de fumée et d'humidité née de la sueur des clients tous plus ou moins éméchés, monsieur Seguelers garde les yeux fermés et transmet la pesanteur de sa respiration au meurtrier qui n'en peut mais.